

Réquisitoire d'un soldat contre la machine de guerre soviétique

ÉDOUARD DE MARESCHAL

**LES CARNETS
DE GUERRE
DE NIKOLAÏ
NIKOULINE.
SOLDAT DE
L'ARMÉE ROUGE.
1941-1945**

De Nikolai Nikouline,
traduit du russe
par Christine
Zeytounian-Beloüs,
Les Arènes,
350 p., 24,80 €.



P OUR avoir traversé la guerre sur le front de l'Est de bout en bout, Nikolai Nikouline fait figure de miraculé. En juin 1941, à tout juste dix-sept ans, il s'engage dans l'Armée rouge à Leningrad que les Allemands sont en train d'encercler. Il devient tour à tour radio, puis artilleur, avant de rejoindre le 311^e régiment d'infanterie. En mai 1945, il contemple les ruines de la capitale allemande, traumatisé à jamais par ces quatre ans de conflit. Bien des années plus tard, à l'automne 1975, il entre dans ce qu'il appelle une «*émigration intérieure*» et noircit des cahiers pour expurger ces souvenirs monstrueux, mais aussi pour «*lutter contre une vision patriotarde*» de la guerre qui revient en force à cette époque.

Les Carnets de guerre de Nikolai Nikouline, publiés en français aux Arènes, s'inscrivent dans la veine des grands témoignages de la Seconde Guerre mondiale. Mais jamais l'auteur ne cherche à rendre son récit épique, à la différence d'un Pierre Clostermann qui décrit ses combats aériens dans *Le Grand Cirque*. Jamais il ne laisse planer la moindre ambiguïté sur les ressorts qui l'ont poussé au front, à la différence d'un Guy Sajer qui, dans *Le Soldat oublié*, raconte comment l'uniforme allemand a pu opérer chez lui une forme de fascination. Le propos de Nikolai Nikouline est univoque, monolithique. «*La guerre est ce que l'humanité a produit de plus dégradant et de plus ignoble, elle fait remonter les plus basses pulsions enfouies dans notre subconscient*», écrit-il.

Son texte n'est pas strictement chronologique. Au contraire, il est

émaillé de nouvelles construites sur des bribes de souvenirs, où quelques moments de légèreté côtoient les bassesses de l'homme à la guerre qui reviennent comme un fil rouge entêtant. Car chacune de ses lignes est habitée par une colère profonde contre ce qu'il a découvert sur le front : un monde où le soldat règne en maître, un système où l'égoïsme et les combines donnent les promotions quand l'héroïsme mène directement à la tombe. Les généraux soviétiques sont décrits pour la plupart comme des ivrognes dont l'incurie provoque des pertes humaines incalculables chez les rouges ; à tel point que certains mitrailleurs de la Wehrmacht qui les fauchaient en «*devenaient fous*», raconte un vétérinaire allemand à Nikouline.

« À grand renfort de balles »

Même si l'auteur s'en défend, l'ouvrage trouve aussi sa filiation dans les écrits de Soljenitsyne. Comme *L'Archipel du goulag* a mis au jour l'horreur du système concentrationnaire soviétique lors de sa parution en 1974, *Les Carnets de guerre* rédigés un an plus tard forment un réquisitoire implacable contre la machine de guerre soviétique, contre Staline qui poussait les Russes vers le socialisme «*à grand renfort de balles*», contre le régime bolchevique qui «*arrêtait et exécutait les plus travailleurs, les plus honnêtes, les plus cultivés, les plus actifs et les plus intelligents*». Nikouline a écrit ses souvenirs pour que ses contemporains puissent se réapproprier leur guerre, sans le vernis de propagande d'après-guerre. Lors de sa publication en 2007, il a bouleversé la Russie. ■